

Sara Amadori

COMPTE RENDU DES VOLUMES : LES FACETTES DE L'ÉVÉNEMENT : DES FORMES AUX SIGNES ; DIRE L'ÉVÉNEMENT : LANGAGE, MÉMOIRE, SOCIÉTÉ ; INTERPRÉTER L'ÉVÉNEMENT : ASPECTS LINGUISTIQUES, DISCURSIFS ET SOCIÉTAUX

Elio Ballardini, Roberta Pederzoli, Sandrine Reboul-Touré, Geneviève Tréguer-Felten (dir.), *Les facettes de l'événement : des formes aux signes*, « Mediazioni », n. 15, 2013a (en ligne) ; Danielle Londei, Sophie Moirand, Sandrine Reboul-Touré, Licia Reggiani (dir.), *Dire l'événement : langage, mémoire, société*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013b, 360 p. ; Pascale Brunner, Chiara Elefante, Stavroula Katsiki, Licia Reggiani (dir.), *Interpréter l'événement : aspects linguistiques, discursifs et sociétaux*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, 262 p.

Ce compte rendu vise à explorer le vaste panorama théorique offert par trois volumes récents consacrés à l'événement : le numéro 15 de la revue « Mediazioni » (2013a : en ligne), sous la direction de Elio Ballardini, Roberta Pederzoli, Sandrine Reboul-Touré, Geneviève Tréguer-Felten ; l'ouvrage *Dire l'événement : langage, mémoire, société*, publié aux Presses Sorbonne Nouvelle (2013b) sous la direction de Danielle Londei, Sophie Moirand, Sandrine Reboul-Touré, Licia Reggiani, et, dernier en date dans ce triptyque, le volume *Interpréter l'événement : aspects linguistiques, discursifs et sociétaux*, publié sous la direction de Pascale Brunner, Chiara Elefante, Stavroula Katsiki, Licia Reggiani, en 2014, chez Lambert-Lucas. Cette trilogie est le fruit d'une collaboration féconde et durable entre des chercheurs appartenant au groupe de recherche Syled-Cediscor (Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés) de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, au Dorif (Centre pour la documentation et pour la recherche sur la didactique de la langue française dans l'université italienne), ainsi qu'au DIT (Département d'Interprétation et de Traduction) de l'Université de Bologne – campus de Forlì. C'est dans ce même cadre que le colloque *Langages, discours, événements*, qui a eu lieu à Florence (Villa Finaly) en 2011, s'est inscrit.

Le sujet de cette trilogie est d'une actualité extraordinaire. Qu'est-ce qu'un événement ? Comment se dit-il, s'interprète-il, circule-t-il dans les médias ? Et encore, comment change-t-il nos sociétés, comment s'inscrit-il dans nos mémoires, comment modifie-t-il notre façon de voir et de concevoir le monde ? La recherche de réponses à de telles questions fonde le projet épistémologique sous-jacent à ces trois volumes, et a attiré l'attention de chercheurs appartenant à plusieurs disciplines. En effet, si l'identification d'un événement implique la nécessité de « reconstituer son cheminement ontologique, empirique et historique »¹, une telle démarche pluridisciplinaire ne peut qu'être prise en charge à la fois par des linguistes, des analystes du discours, des spécialistes de littérature, des experts en sciences de l'information et de la communication, des sociologues ainsi que des historiens.

Contre toute pensée structuraliste, l'événement (étymologiquement du latin *evenire*), est ce qui apparaît de façon imprévisible dans l'espace public, ce qui parvient à faire sens et qu'un processus d'« événementialisation » permet de nommer. L'événement est ce qui exige d'être étudié dans la spécificité de sa manifestation contingente, et qui acquiert par conséquent une valeur heuristique incontournable. « De contingent *a priori*, l'événement devient nécessaire *a posteriori* »², constate Arquembourg. Autrement dit, l'événement devient un objet de réflexion, et acquiert une dimension collective, institutionnelle et politique « par la mise en place d'un récit collectif s'inscrivant dans les pratiques sociales, des expériences et un contexte historique, social, culturel et symbolique »³.

C'est précisément le passage de la dimension purement existentielle, factuelle, à la dimension symbolique qui permet à Quéré de parler, dans sa contribution portant le titre « Les formes de l'événement », d'un « événement-objet » : « obje[t] de conscience, de pensée, de discours, d'enquête, de jugement » (2013a : en ligne). Cet article, qui fait le point sur la notion d'événement, ouvre le numéro monographique *Les facettes de l'événement : des formes aux signes* de la revue « Mediazioni ». Les vingt-sept études qui suivent en vérifient la valeur heuristique à partir d'un large éventail d'événements qui ont été, pour reprendre les mots de Quéré, « saisi[s] par la communication » (2013a : en ligne), à savoir mis en mots, en images, en récit, construits discursivement.

Cinq sections forment cet ouvrage. La première, « Des formes linguistiques », regroupe les contributions des chercheurs qui se sont penchés sur les ressources dont la langue dispose pour dire l'événement (structures sémantico-syntaxiques, adverbes, verbes, prépositions...). Cislaru, dans « Pratiques langagières de l'« événementialisation » : illustrations dans le discours médiatique », étudie les marqueurs qui réalisent l'« événementialisation » de l'épidémie de grippe H1N1 dans un corpus de discours médiatiques français et

roumains. Dans « Nommer un événement en cours : les journées d'avril 2002 au Venezuela », Samouth montre que la nomination de l'événement implique une interprétation de celui-ci : ce qui a été appelé par certains un coup d'état, est en effet pour d'autres une démission volontaire de la part de Hugo Chavez. Dans « La <Révolution du jasmin> en Tunisie et son slogan <Ben Ali dégage !> : un événement discursif », Azuzi insiste sur le rôle capital que l'Internet et les réseaux sociaux ont joué dans la construction discursive de cet événement. Son évolution est indissociable des slogans et des noms choisis par les manifestants qui ont circulé dans les médias. « Le nom de mémoire <Easter Rising> dans les ouvrages historiques anglophones » est l'objet de l'étude de Khmelevskaya. Ce praxonyme (de même que ses variantes), rappelant la révolution des Pâques 1916 en Irlande, active des associations linguistiques, culturelles et littéraires qui confirment que cet événement est central dans l'histoire de l'Irlande et fondateur dans la construction de la mémoire collective d'un peuple. Dans le cadre d'une analyse contrastive (« La nominalisation, un processus multidimensionnel, approche contrastive »), Dahec se penche sur des « déverbaux événementiels » (2013a : en ligne) en français et en arabe. Elle montre que le fait de nommer un événement plonge toujours ses racines dans un contexte politique, religieux et culturel précis, en inscrivant sa représentation dans un espace géographique et historique ponctuel. Enfin, dans son étude « La droite et la gauche dans les élections française et brésilienne. Éléments pour une réflexion sur le lien entre discours, culture et événement », Pordeus Ribeiro met en évidence que la mise en discours des événements politiques, dans le cadre conflictuel des élections, est très marquée d'un point de vue culturel et idéologique. Les corpus de presse français et brésilien examinés montrent qu'en France la paire droite/gauche se révèle être la principale clé de lecture de la vie politique, tandis qu'au Brésil l'usage des termes est différent, moins marqué et peut poser des problèmes.

Dans la deuxième section de ce premier ouvrage, « Une construction dans et par les médias », les spécialistes ont privilégié une approche informationnelle et communicationnelle. Dans « Le lancement de l'iPad par Apple : la presse généraliste française. Un relais intéressé de l'événement médiatique et culturel ? », Batard étudie l'événement culturel et médiatique du lancement du premier iPad dans la presse, afin de mettre en évidence les ressources linguistiques et rhétoriques utilisées pour créer l'événement. En adoptant une approche à la fois communicationnelle et discursive, Barats, dans « Construction médiatique du <classement de Shanghai> : usages socio-discursifs d'un palmarès devenu <événement> », se penche sur la naissance et la circulation de la formule polémique « classement de Shangai » dans un corpus de presse généraliste et dans un corpus de presse spécialisée. « L'attentat aérien déjoué d'août 2006 : un événement au <conditionnel passé>? » examine un événement qui, tout en n'ayant jamais eu lieu, a été traité comme tel par la presse généraliste. Davier met en évidence la grande capacité narrative des journalistes, ainsi que les stratégies discursives et les marques énonciatives utilisées à l'aide du logiciel Atlas.ti, dans un corpus bilingue français/anglais. L'étude de Goepfert est intitulée « Le potentiel événementiel de l'information-peuple ». En focalisant son attention sur le retour de Rachida Dati à son poste de travail après l'accouchement en 2009, et les rumeurs concernant l'infidélité de Nicholas Sarkozy et Carla Bruni en 2010, elle montre que la rumeur, quand elle sort de la presse scandale pour être prise en charge par la presse généraliste, peut accéder au statut d'événement et déclencher une polémique publique. « Les news post-media » font l'objet de l'étude de Palmer, qui focalise son attention sur les conséquences du passage de la « news » traditionnelle à l'« info-news » (2013a), qui circule en ligne à l'aide de logiciels qui classent et hiérarchisent l'information de façon autonome, souvent sans aucune intervention de la part du journaliste.

La troisième section, « Événements, petites phrases et formules », permet de prendre conscience du rôle capital que les médias jouent dans nos sociétés occidentales. Un mot ou une phrase à la Une d'un journal peuvent être à l'origine d'un événement médiatique, qui, sans accéder au rang d'événement historique, peut néanmoins animer les débats publics le temps, par exemple, d'une saison footballistique. C'est ce que montrent Baklouti et Richard dans leur étude « L'insulte à la une d'un quotidien sportif : un événement médiatique ». Dans « L'événementialisation des écarts discursifs du monde politique : le point de vue critique des journalistes », Torterat s'intéresse aux écarts discursifs (erreurs, provocations, grossièretés...) fréquents dans la vie politique et circulant abondamment dans les médias (dans la presse, mais également dans les blogs, les forums ou les réseaux sociaux). De tels écarts discursifs entrent ainsi dans la mémoire collective en mettant en évidence la nature « co-construite » du phénomène d'événementialisation. Favart, dans « L'événement discursif, une question d'éthos ? », prend en considération la phrase de Sarkozy « Casse-toi pauvre con » et l'utilisation par Royal du mot « bravitude ». L'auteur montre que le contraste entre l'éthos « pré-discursif » de ces deux politiciens et l'éthos discursif projeté par le choix de ces expressions est à l'origine du surgissement de l'événement. L'étude « Le <passage à l'euro> : quand la formule précède l'événement » menée par Modena se focalise sur la formule polémique « passage à l'euro ». Celle-ci a déclenché un tollé de débats qui ont précédé l'arrivée de la monnaie unique. La spécialiste analyse la représentation de cet « événement programmé » (2013a : en ligne) dans un corpus de discours de personnalités du monde politique et économique français favorables ou contraires à l'euro.

« L'événement au travers de différents genres » est le titre de la quatrième section. L'événement peut être l'objet d'études qui choisissent n'importe quel genre de textes, y compris les textes littéraires. Un roman fait l'objet de l'étude de Feyereisen, « L'écriture de l'événement ou l'événement de l'écriture. *Ritournelle de la faim* de Jean-Marie Gustave Le Clézio ». Dans le cadre d'une analyse narratologique et stylistique, et en exploitant le concept phénoménologique de la mémoire, l'auteur montre que la mise en récit d'un événement peut être aussi un fait littéraire. En effet, l'événement est quelque chose qui bouleverse et qui, réélabore par la mémoire, permet de comprendre, donc d'exister. Le genre de l'homélie peut également déterminer le surgissement d'un événement discursif, comme Jarrin-Calistri, en adoptant une posture anthropologique proche de celle de Barthes, le montre dans « Un événement discursif entre prescrit et réalisé : le dialogue laborieux de l'homélie ». Si l'on postule l'existence d'un dialogue en constant devenir entre Dieu et l'homme, l'homélie se configure comme l'événement du dialogue particulier entre le prêtre et la communauté des fidèles. Il s'agit d'un événement institutionnalisé et inscrit dans une tradition historique, culturelle et religieuse, mais qui se veut en même temps, à chaque fois qu'il se réalise, un moment de révélation. Dans l'étude « La mémoire des événements : choix, nécessité et idéologie. La logique événementielle dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon », Pigozzo examine la logique événementielle qui parcourt ce texte, consacré au règne finissant de Louis XIV et à la Régence qui le suit. Il montre que les petits faits qui font l'ordinaire de l'expérience du duc de Saint-Simon peuvent être interprétés comme des formes prototypiques de l'événement au sens moderne de la notion. Pour Henrot Sostero (« La réminiscence comme événement : saillance, agentivité, transformation »), la réminiscence est un « événement cognitif naturel à l'homme » (2013a : en ligne). Elle en étudie la représentation dans un corpus de plus de 160 occurrences textuelles de réminiscences, de Rousseau à Chamoiseau, afin de mettre en évidence les constantes linguistiques qui marquent ce genre de discours événementiel. Les exemples les plus significatifs sont évidemment offerts par *La recherche du temps perdu* de Proust. Boula de Mareuil se penche sur le genre théâtral pour étudier la façon dont celui-ci permet, entre témoignage du passé et réflexion critique sur le présent, de revenir à l'origine d'un événement sanglant et traumatique pour une communauté (« Événement médiatique, événement politique : un différend théâtral. Étude de *Gènes 01* de Fausto Paravidino »). Nossik, dans « <Quand Gorbatchev a annoncé la perestroïka ceci cela> : agents et patients d'un événement historique dans des récits biographiques », montre que ces écrits font ressortir les contours d'un récit co-construit par une communauté, permettant d'appréhender un événement en devenir (la chute de l'URSS). Dans ce cadre, les agents sont les politiciens et les patients les migrants russophones : ces derniers assument néanmoins le rôle actif d'acteurs dans la mise en récit de l'événement.

Fracchiolla (« L'adhésion comme événement personnel et historique. L'exemple des verts ») travaille sur un corpus bilingue de 42 entretiens français et italiens réalisés par des militants écologistes appartenant aux partis politiques des verts/verdi. Leurs réponses sont utilisées pour examiner leur engagement, résultant « d'un processus événementiel biographique individuel propre » (2013a : en ligne), comme une forme d'événement.

Dans la cinquième section, « Événements et plurisémiotique », les chercheurs réfléchissent sur la multimodalité de la représentation de l'événement. Les mots peuvent s'articuler à d'autres signes, comme les images, dans la construction de celui-ci. Claudel le prouve dans « Émergence de l'événement dans la vie quotidienne via des publicités murales ». Son corpus est formé par le relevé photographique d'ajouts illicites exécutés sur des affiches publicitaires du métro parisien, que la spécialiste classe en trois catégories. Un tel corpus lui permet, par le biais d'une analyse plurisémiotique, de confirmer l'affirmation de Krieg-Planque selon laquelle « toute parole est un événement parce qu'elle ne se reproduit jamais deux fois à l'identique » (*cit.* in 2013a : en ligne). La réflexion de Lara (« Événement (et routine) : une approche sémiotique des publicités brésiliennes et françaises ») se positionne dans la perspective théorique de la sémiotique tensive. La spécialiste montre que dans son corpus bilingue d'annonces publicitaires c'est la transgression, à savoir la subversion des normes du discours publicitaire traditionnel et l'hybridation des genres, qui fait survenir l'événement discursif, en produisant un effet de bouleversement et de rupture de la routine chez le destinataire. Deprêtre, dans « *Persepolis* et la naissance d'une révolution iranienne : un événement islamique façonné par Marjane Satrapi », se penche sur ce roman graphique en étudiant la façon dont l'auteure exploite la synergie entre des ressources lexicales et iconiques pour représenter cet événement sanglant. Dans « La sémiotique de l'événement : une sémiotique de l'espace et du temps », Lamizet conceptualise l'événement comme articulation entre la dimension singulière du fait et la dimension collective de la société. L'auteur, en prenant à témoin plusieurs événements médiatisés par la presse française, parle d'une « culture sémiotique de l'événement » (2013a : en ligne), qui se fonde d'abord sur le système indo-européen de l'expression verbale de la temporalité. Cette culture repose ensuite sur l'expression linguistique de la spatialité, l'événement étant quelque chose qui fait irruption à la fois dans un espace « de la relation, de la communication et de la médiation, défini par sa délimitation, [...] et un espace extérieur, d'où est issu ce qui <arrive> à l'espace dont on parle ». Cette sémiotique spatio-temporelle s'articule à une sémiotique de l'identité, qui réalise la médiation entre la dimension singulière et collective.

La nature polyédrique de la notion d'événement a été bien mise en évidence par les différentes études de *Les facettes de l'événement*. L'ouvrage *Dire l'événement : langage, mémoire, société* reprend le projet de ce premier volume et développe la réflexion concernant cette notion complexe. La volonté des directrices de la publication est d'ailleurs explicitée dans la préface, portant le titre « Le sens de l'événement » : « Notre objectif est ici de proposer une approche transversale, pluridisciplinaire et pluri-nationale, d'un objet polyréférentiel, espérant susciter de nouveaux trajets pour aller plus loin dans la recherche des sens de <l'événement> » (2013b : 15). Les vingt-quatre articles composant ce livre offrent un vaste panorama d'études de cas, concernant des lieux, des époques et des types d'événement très différents. Ce qui n'empêche pas à l'ensemble de rester homogène et cohérent. Toutes ces études partagent, en effet, un arrière-plan conceptuel très solide : le choix de proposer une seule bibliographie commune à la fin du volume ne fait que le confirmer, tout en prouvant qu'il existe un certain nombre de textes « classiques » sur l'événement.

Tout comme le premier volume de la trilogie, *Dire l'événement* est divisé en cinq parties : si les trois premières mettent l'accent sur la représentation sociale, médiatique et historique de l'événement, les deux dernières se focalisent plutôt sur les modalités de mise en mots de celui-ci. Dans la première section, « L'événement dans l'espace social », des contextes sociaux très diversifiés dans lesquels s'est produit un événement sont pris en considération. Turbide, Vincent et Kavanah (« L'événement médiatique : un repère méthodologique pour l'analyse des discours sociaux. Lorsqu'un tweet devient une <affaire> ») montrent que le tweet dépréciatif d'un animateur radio à l'égard d'une chanteuse populaire a créé une véritable « affaire » médiatique au Québec, qu'ils étudient dans le cadre discursif d'un débat public. « L'inauguration du Centre Pompidou de Metz : d'un événement aux discours sur l'événement » est le titre de l'étude de Duffet. Un discours officiel de Sarkozy fabrique dans ce cas un événement national : autrement dit, avec les mots de l'auteur, « l'acte d'inauguration contient le discours qui produit cet acte » (2013b : 35). Il s'agit d'une opération de communication bien réussie, dont le spécialiste met en évidence aussi bien la fonction performative que la fonction sémantico-symbolique. Une équipe pluridisciplinaire de chercheurs en géographie culturelle des pratiques, en analyse du discours et en analyse conversationnelle, s'est penchée sur les modalités de captation du surgissement de l'événement. Bonu, Broth, Crozat, Fauré et Sélیمانovski, dans « Voir, montrer, dire un <carnaval de rues> dans un centre de vidéosurveillance », étudient un carnaval de rue enregistré par des caméras de surveillance et relayé par des échanges téléphoniques entre des professionnels de la sûreté urbaine. Ils analysent les prémisses de cet événement, son inscription spatiale, sa mise en discours par la police ainsi que les procédures utilisées par les différents acteurs. L'étude successive, s'inscrivant dans le cadre de l'analyse conversationnelle, révèle que l'interaction joue un rôle de premier rang dans la construction de l'événement. Le corpus de Laforest (« Le motif de l'appel d'urgence : la construction de l'événement dans l'interaction téléphonique »), formé par soixante-et-un appels d'urgence à la protection civile québécoise, permet au spécialiste de montrer que c'est la négociation entre la personne en détresse et le répondant qui rend possible l'identification de l'événement et la proposition d'une solution possible. Sitri, dans « Une lecture événementielle du verbe <pouvoir> dans des rapports de travailleurs sociaux », revient sur les ressources dont la langue dispose pour dire l'événement. Dans un corpus de rapports de travailleurs sociaux, il examine l'emploi du verbe modal « pouvoir », qui devient la marque de l'interruption d'un événement, à savoir d'un changement de situation digne d'être rapporté.

Dans la deuxième partie du volume, « Les médias et la représentation de l'événement », les chercheurs s'intéressent à la façon dont des médias comme la télévision ou la presse produisent des formes spécifiques de mise en discours de l'événement. Ravazzolo, dans « Stratégies de représentation d'un <événement provoqué>. Le débat sur l'interdiction du voile intégral à la télévision », analyse deux émissions du débat politique télévisé diffusé par la chaîne parlementaire dans le cadre du programme *Ça vous regarde*. Celui-ci a un format participatif complexe : non seulement les acteurs présents sur le plateau, mais également des citoyens, via des webcams, peuvent y participer. Le débat concernant la question du port du voile est donc « provoqué » et savamment mis en scène par le dispositif médiatique : ce sont les stratégies discursives, énonciatives et interactionnelles de cette mise en scène que l'auteure se propose d'explorer. Tobback et Jacobs (« Un regard ethnographique sur la production du journal télévisé. Le traitement des <sonores> en langue étrangère à la RTBF ») étudient le rôle des extraits sonores en langue étrangère dans la mise en discours de l'événement par le journal télévisé de la RTBF, la chaîne publique de télévision belge francophone, en montrant l'intérêt d'une approche ethnographico-linguistique. « Les représentations de la crise entre la France et l'UE sur la question des Roms » font l'objet de l'étude de Cabasino, qui analyse la mise en scène de cet événement dans un éditorial vidéo de *L'Express* et dans l'émission *Mots croisés*. La spécialiste considère que le discours de commentaire réalisé par ces transmissions vise à orienter les interprétations du public, et que les relations entre les acteurs sociaux aident à comprendre la dimension symbolique de l'événement. Elle situe son étude dans la perspective théorique d'une « herméneutique matérielle [...] dans laquelle le parcours de construction du sens dépend du <régime d'interprétation> propre aux pratiques sociales qui le déterminent » (2013b : 121). Les deux dernières études de cette section se focalisent sur la menace d'épidémie de grippe H1N1 que la France a connue

Introduction » que « l'événement interroge la société, la nature, le réel, [...] il re-signifie tout en prenant sens lui-même [...]. Les articles présentés ici contribuent à l'interprétation délicate de l'événement en procédant d'un niveau d'analyse <micro> (les formes de la langue) à un niveau d'analyse <macro> (l'événement dans la société), en passant bien évidemment par le discours, lieu de description et de construction de l'objet étudié » (2014 : 9-13).

Les quatre sections du volume, et les dix-neuf contributions de chercheurs appartenant au domaine des sciences humaines et sociales qui y sont distribuées, confirment la nécessité d'une approche interdisciplinaire dans l'étude de l'événement. La première partie, « Événement et systèmes linguistiques », reprend les réflexions de nature linguistique de la dernière partie du volume *Dire l'événement*. Elle s'ouvre avec la contribution de Corre, « L'événement dans les théories linguistiques : sémantique lexicale, types événementiels et limites de la modélisation ». Le spécialiste offre un panorama des études des linguistes qui ont réfléchi sur la notion d'événement. En partant de la genèse de l'objet grammatical « événement » dans la théorie de Davidson, il s'arrête sur la typologie aspectuelle des verbes de Vendler pour arriver à la distinction avancée par Bach entre événement et non-événement, tous « eventualités » pour lui. Il se penche ensuite sur les modèles contemporains de représentation des sens verbaux, voulant dégager des principes de réalisation en syntaxe. Il termine son article en exposant les limites de ces modélisations, « la grammaire sembl[ant] bien coder l'événement mais pas de façon aussi systématique que ces théories le laissent croire » (2014 : 18). Dans « Les changements d'état. Paradigmes lexicaux et choix discursifs », Mazzariello et Strik Lievers analysent la réalisation linguistique des changements d'état, une classe spécifique d'événements dont elles décrivent les nombreuses réalisations possibles en italien. Le codage se réalise par trois formes possibles - la construction prédicative, le choix d'un verbe parasynthétique ou le nom d'événement - qu'elles considèrent dans leurs différences. Yavetskiy (« Représentation sémantique des événements naturels ») propose une analyse sémantique des structures linguistiques qui représentent des événements naturels de haute intensité, comme les tremblements de terre, les inondations, les tsunamis, etc. En adoptant la méthode décompositionnelle et dans le cadre de la théorie des actants sémantiques, il étudie un corpus d'articles en ligne, tirés du *Figaro*, du *Monde* et *The Guardian*. Son but est de montrer que la complexité de ces structures sémantiques reflète la modalité complexe de conceptualisation de ces événements naturels. « Contraintes linguistiques, cognitives et culturelles dans l'expression d'événements de trajectoire » est le titre de la dernière étude de cette section. Vittrant, en entendant par événement « l'expression en langue d'un état ou d'une action, i.e. une prédication » (2014 : 55), réfléchit sur le rôle de la langue dans la construction de l'événement. Après avoir montré que la nature humaine et la culture peuvent en influencer la représentation, l'analyse d'un corpus plurilingue lui permet de mettre en évidence que les particularités grammaticales de la langue exercent un autre type de contrainte sur cette représentation.

L'étude de Schapira, « Noms propres et noms d'événements », ouvre la deuxième section du volume, « Les mots de l'événement ». La spécialiste part de l'hypothèse selon laquelle dans la langue il y a des noms propres (de personnes, toponymes ou chrononymes) qui à un certain moment deviennent des noms d'événement, pouvant éventuellement accéder à l'antonomase. Dans la conclusion de son étude, la spécialiste constate que l'« amplification de l'impact de l'événement sur la conscience ou sur l'imagination collective confère au Név [nom d'événement] une valeur prototypique doxale susceptible d'assurer, dans l'immédiat, son emploi en discours et de favoriser, avec le temps, son entrée en langue » (2014 : 83). Bonadonna, dans « Les adieux de Valentino : la terminologie française de la mode et ses degrés de variation », travaille sur un corpus formé par les textes et les discours autour des adieux du couturier Valentino en janvier 2008. Elle met en relation la terminologie de la mode et la représentation de cet événement dans les médias français, en classant les variations terminologiques et les principales constructions morphosyntaxiques relevées dans son corpus. Danino (« Événement, langage, linguistique : le problème de la construction du sens dans le discours sur l'événement ») présente son travail de doctorat sur les modalités de construction du sens dans un discours qui représente l'événement au fur et à mesure qu'il se produit. La description du cadre théorique de référence et des enjeux méthodologiques lui permet de justifier son choix du corpus (le direct de [I:I]CNN[I:I] du 11 septembre 2001), au sein duquel elle indique quelques pistes d'analyse intéressantes. Détrie, dans une étude intitulée « Du processus métaphorique à l'événementialisation linguistique : la niche et le bouclier », se penche sur l'événementialisation et la circulation des formules métaphoriques *niche fiscale* et *bouclier fiscal*. En consultant la base de données *Factiva*, elle reconstruit l'histoire discursive de ces deux métaphores, en montrant quelles représentations le processus de figement formulaire a cristallisées. À partir d'un corpus tiré du *Monde* et de *L'Est Républicain*, Arnulphy, Tannier et Vilnat (« Extraction automatique de noms d'événements : problématique, observations, proposition ») présentent leur travail d'extraction automatique des noms d'événements. Ils décrivent les ressources utilisées et celles qu'ils ont développées, en montrant que travailler seulement sur les lexiques figés n'est pas suffisant. Leur conclusion est qu'il est souhaitable de combiner plusieurs approches, et ils avancent leur proposition de lexique de noms d'événements.

Dans la troisième partie, « L'événement dans et par le discours », l'attention des chercheurs est attirée par la dimension discursive de surgissement de l'événement. Santone (« Événement et parodie. Le cas de la grippe porcine ») analyse un corpus de trois spots qui ont circulé sur Youtube et qui ont reformulé polémiquement la campagne de prévention contre la grippe porcine de 2009. Elle montre que cet événement a été reconfiguré sur le Web à travers les procédés propres à la parodie (l'ironie, la verve caricaturale, le discrédit-divertissement du discours et l'adversaire). La spécialiste met en évidence que « l'événement enchaîné au contre-chant et au contre-pouvoir épistémique de la parodie [...] [est] envisagé au cœur d'une pratique langagière où l'immédiat se trouve incorporé dans l'espace collectif de YouTube, média virtuel de l'« événementialité du présent » » (2014 : 140-141). Dans « Caractéristiques discursives de la médiatisation d'un événement naturel », Julien propose l'étude d'un corpus d'articles publiés dans les éditions électroniques des quotidiens *Le Monde* et *Libération*, dans les jours qui ont suivi la tempête Xynthia de février 2010. Son but est d'analyser la couverture médiatique de l'événement dans la période 27 février - 9 mars. Elle relève que le journaliste, par un emploi habile de la représentation des « discours autres » et de l'effacement énonciatif, est le véritable responsable de la médiatisation de l'événement. Celui-ci est mis en scène soit par une « stratégie de dramatisation » ayant une visée de captation, soit par des « simulacres de débats » (2014 : 143). Fløttum et Ly (« Le sommet sur le changement climatique de Copenhague en 2009 et les espérances brisées au Parlement européen ») se penchent sur deux séances au parlement européen qui ont eu lieu avant et après la Conférence sur les changements climatiques organisée à Copenhague en décembre 2009 par l'ONU. Elles constatent, par le biais d'une analyse énonciative, que les politiciens intègrent le discours scientifique dans leurs prises de parole. Une étude rhétorique met en évidence la façon dont une image de l'Europe en tant que puissance politique mondiale sérieuse et attentive à l'environnement est construite. L'étude de Servais est intitulée « Drame et récit de l'événement : Qu'arrive-t-il au lecteur ? ». Son corpus est formé par un article du magazine belge *La Libre Match* concernant le tsunami de l'océan Indien de 2004 et par l'émission télévisée belge *Enquêtes*. Elle s'interroge sur la façon dont les médias réalisent une médiation entre l'événement et le monde du destinataire et construisent l'identité (singulière ou collective) du récepteur, qu'elle redéfinit en tant qu'« interscripteur » (2014 : 167). Celui-ci est appelé soit à vivre l'événement comme une expérience de partage, soit à le ressentir, en tant que simple témoin, comme un moment de partage expérientiel impossible. L'étude d'Arquembourg porte le titre « Le tremblement de terre de Lisbonne comme fait et comme événement. De l'assemblage des données à la controverse philosophique ». Survenu en 1755, l'événement a suscité de nombreux comptes rendus et récits dans les gazettes et journaux de l'époque. L'auteure montre que les débats

publics autour du « désastre de Lisbonne » jouent un rôle clé dans l'écllosion de la Querelle de l'Optimisme, ce qui lui permet de développer une réflexion sur la différence entre « événement » et « fait intramondain ». Sa conclusion est qu'« un événement public surgit de la manière dont certains faits heurtent les valeurs et les représentations d'une société » (2014 : 184).

Dans la quatrième partie, « Événement et société », les chercheurs focalisent leur attention sur les implications sociales de l'événement. La première étude de cette section est « La construction du débat identitaire actuel en France : représentations et enjeux discursifs ». Molinari, en partant d'un article en ligne tiré du quotidien *Libération* et du forum de discussion qui le suit, se penche sur le « grand débat identitaire » lancé par Sarkozy. Après avoir mis en évidence la complexité des voix participant à ce débat, elle constate l'existence de deux grandes représentations identitaires : l'une figée et ancrée de manière solide dans les valeurs du passé, l'autre manifestant une volonté de prendre en compte le changement des contextes sociaux. Haismann, dans « De la représentation des événements à la construction des identités médiatiques dans la presse écrite luxembourgeoise francophone », s'interroge sur la manière dont les discours médiatiques concernant les affirmations de la commissaire européenne Reding à propos du renvoi des Roms par la France jouent un rôle actif dans la représentation de l'identité et de la mémoire collective luxembourgeoise. Son corpus est formé par les titres à la Une des quotidiens luxembourgeois d'expression française concernant cet événement. « Les formes de <l'événement de parution> dans les comptes rendus de lecture dans deux espaces discursifs contrastés » sont au centre de la réflexion de Käsper. Son corpus se constitue de comptes rendus publiés dans des revues de sciences humaines et sociales en France et en Estonie. Le chercheur montre que si les comptes rendus estoniens insistent sur l'ancrage de la parution dans un contexte spatio-temporel précis, les comptes rendus français donnent plus d'importance à l'enchaînement des repères discursifs, conceptuels et paratextuels, qui mettent au premier plan l'objet-livre. MacMurray (« La détection d'événements économiques dans le discours médiatique : la fusion de Hewlett-Packard avec Compaq ») élabore une méthode textométrique pour détecter de façon automatique les événements économiques dans le discours médiatique. Après avoir décrit une alternative entre deux méthodes d'extraction d'informations, l'auteure présente son corpus, tiré du *New York Times*, de novembre 2001 à mai 2002. Elle expose les résultats de son analyse textométrique et en évalue la pertinence pour un objectif de veille stratégique. « Médiatisation de l'événement scientifique sur internet : les concepts d'affordance et de technologie intellectuelle » est le titre de la réflexion de Hamon, qui repose sur la définition du colloque en tant qu'événement scientifique. Après avoir présenté le concept d'affordance, il l'applique à un corpus constitué de supports Internet utilisés à la fois pour organiser et archiver les traces des colloques *Langages, discours événements* (Florence 2011) et [I:]EPAL/[I:] de 2007 et de 2009 à Grenoble. En soulignant les limites de la notion d'affordance, il avance celle de technologie intellectuelle, plus à même de décrire les propriétés d'Internet en tant qu'outil de communication scientifique.

Les facettes de l'événement, Dire l'événement, Interpréter l'événement : rien que les titres de cette trilogie de volumes sont suffisants pour témoigner de l'ambition, de la cohérence et de la valeur épistémologique du projet scientifique qui y est développé. Ce triptyque s'offre désormais comme un point de repère essentiel, voire incontournable, pour tous les chercheurs qui s'intéressent à la notion d'événement, approfondie ici dans un cadre théorique solide et étayée par de nombreuses études de cas. La portée didactique de ces ouvrages doit également être évoquée. À travers la lecture de ces livres, les étudiants pourront interioriser des perspectives théoriques et se laisser guider dans l'apprentissage d'une méthodologie, qui leur permettra non seulement d'élaborer leurs propres analyses, mais aussi de comprendre la vie dans nos sociétés, ainsi que notre histoire, de façon plus consciente et responsable.

1 Guilhaumou, Jacques, 2006, *Discours et événement – L'histoire langagière des concepts*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 211.

2 Arquembourg, Jocelyne, 2011, *L'événement et les médias – Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*, Paris, Archives contemporaines, p. 19.

3 Veniard, Marie, 2013, *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 24.